

Études d'histoire religieuse



Rose Dufour (avec la collaboration de Brigitte Garneau), *Naître rien. Des orphelins de Duplessis, de la crèche à l'asile*, Sainte-Foy, Éditions MultiMondes, 2002, xviii, 324 p., 30 \$

Micheline Dumont

Volume 70, 2004

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/1006682ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/1006682ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Société canadienne d'histoire de l'Église catholique

ISSN

1193-199X (print)

1920-6267 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Dumont, M. (2004). Review of [Rose Dufour (avec la collaboration de Brigitte Garneau), *Naître rien. Des orphelins de Duplessis, de la crèche à l'asile*, Sainte-Foy, Éditions MultiMondes, 2002, xviii, 324 p., 30 \$]. *Études d'histoire religieuse*, 70, 121–122. <https://doi.org/10.7202/1006682ar>

Rose Dufour (avec la collaboration de Brigitte Garneau), *Naître rien. Des orphelins de Duplessis, de la crèche à l'asile*, Sainte-Foy, Éditions MultiMondes, 2002, xviii, 324 p., 30 \$.

Cet ouvrage se présente comme la première étude scientifique sur la question des orphelins de Duplessis. Son titre, *Naître rien*, qui joue sur l'analogie phonétique entre l'illégitimité de la naissance (naître) et l'absence d'identité familiale et sociale (n'être rien), lui a sans doute été suggéré par la confidence d'un orphelin : « On était rien » (p. 89). L'auteure, spécialiste des études sur les exclus sociaux, les itinérants et les prostituées, est membre du Collectif de recherche sur l'itinérance, la pauvreté et l'exclusion sociale. Pour son étude, elle a choisi de ne prendre que des hommes pour ne pas trop élargir les cadres de son analyse.

Elle a tenu à donner la parole à quinze orphelins de Duplessis, dont les propos sont analysés à l'aide des théories anthropologiques sur l'identité sociale et la parenté. L'ouvrage de Rodney Needham, *La parenté en question. Onze contributions à la théorie anthropologique* (Seuil), est à la base de ses commentaires. Ces hommes ont exigé de parler sous leur nom réel (contrairement au pseudonyme habituel dans ce genre d'ouvrage), afin de « valider le fait que ce qui leur est arrivé est véridique » (p. 11).

Le premier chapitre, après avoir précisé qui sont les orphelins de Duplessis, rapporte le récit des quinze orphelins. « La conclusion tente de resserrer leur façon de se définir comme orphelin de Duplessis » (p. 11). Ce chapitre contient, placées en encadré, des informations factuelles sur chacune des institutions où ont séjourné les orphelins. Le second chapitre propose l'analyse identitaire de ces hommes à partir de l'attribution de leurs noms et des significations négatives que ces processus entraînent pour chacun d'eux. Ce chapitre constitue le cœur de l'ouvrage. Le troisième chapitre approfondit la question de leur circuit résidentiel, en lien avec leurs apprentissages intellectuels et sociaux. Il nous permet d'assister à la construction de leur identité sociale et de discerner quelques règles de ces processus. Le quatrième chapitre sert de conclusion en faisant ressortir les règles culturelles qui conduisent à l'insertion familiale et sociale, pour les cas examinés. Quelques photos des orphelins interrogés parsèment l'ouvrage, ajoutant une réalité plus grande au témoignage de chacun. Enfin, tout au long de l'ouvrage, l'auteure a utilisé les principales études historiques publiées autour de ce problème douloureux, à titre de preuve documentaire aux affirmations des récits.

Nous voici donc en présence d'une analyse rigoureuse, remplie d'informations inédites. On aurait aimé toutefois que l'auteure utilise davantage sa connaissance des milieux actuels de l'exclusion sociale, pour éclairer et généraliser ses observations. La méthode utilisée entraîne des répétitions : la

plupart des informations figurent deux fois, une fois dans le récit (partie 1) et une fois dans l'analyse (parties 2 et 3). L'auteure en convient elle-même (p. 12). Il faut reconnaître que son choix est utile, car il est plus facile de suivre le propos. Par ailleurs, la répétition est presque pédagogique, illustrant en quelque sorte la longue durée des séjours et des internements.

La seconde partie est particulièrement éclairante. Le recours à un patronyme classificatoire pour identifier la majorité des enfants au moment de leur baptême, le rôle strictement administratif de leur « marraine », le prénom d'usage, toutes ces stratégies ont pour effet de nier aux enfants illégitimes un moyen d'identification familiale et sociale. Par ailleurs, toute une série de lois, règles et pratiques viennent bloquer encore davantage la possibilité d'intégration sociale : interdiction d'admettre des enfants illégitimes dans les ordres religieux ; loi de 1940 qui empêche une mère célibataire mineure d'adopter légalement son fils (elle peut adopter sa fille) ; le statut de malade mental, acquis par le seul déplacement dans une institution psychiatrique ; l'absence d'instruction formelle, même après la loi de l'instruction obligatoire de 1943 ; l'assignation systématique à des groupes domestiques, mais sans salaire, au service des œuvres religieuses ; l'exclusion des réseaux familiaux, même pour les adolescents placés en famille d'accueil.

L'auteure réussit à faire ressortir quelques règles pour expliquer la réussite (ou plutôt l'absence de réussite) de l'intégration familiale (p. 302). Elle procède de la même manière, pour l'insertion sociale en milieu institutionnel (p. 303-304). Ces règles témoignent toutes du caractère patriarcal de la société, puisqu'une femme a toujours besoin de l'appui d'un homme pour réussir l'intégration d'un protégé. Tous les hommes interrogés ont pu bénéficier de l'attention, voire de l'amour d'une religieuse. Mais seules, ces femmes sont sans moyens pour les aider : elles ont besoin de l'appui d'un parent, d'un prêtre. De la même manière, une femme ne peut manifester son hostilité qu'avec l'aide d'employés masculins, détenteurs de la force brute. Une solidarité, entre les hommes, permet d'exercer un pouvoir contre les garçons : cela est particulièrement vrai pour le cas des abus sexuels.

Deux questions lancinantes demeurent. Le fait d'être recueilli par une institution religieuse n'a-t-il pas aggravé le sort de ces enfants, à cause des conséquences négatives du placement institutionnel ? (p. 125) Pourquoi le placement institutionnel est-il arrivé au Québec et non dans une province voisine ? (p. 289) L'auteure ne fait que poser la question et laisse croire, ce faisant, que le caractère catholique du Québec a contribué au malheur des « orphelins ». Des études comparatives dans des milieux et des institutions laïques permettraient sans doute de nuancer passablement ces jugements de valeur.

Micheline Dumont
Sherbrooke